

Zeitschrift: Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art
Herausgeber: Visarte Schweiz
Band: - (1951)
Heft: 10

Artikel: Art et travail
Autor: Hourticq, Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-625998>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Jetzt eß ich noch zu Abend und fahre dann nach Bensdorf zurück, wo mich wieder ein Wägelchen erwartet!
In Liebe

Dein Fz

Entnommen aus dem Buche: Franz Marc, Briefe, Aufzeichnungen und Aphorismen; erschienen 1920 bei Paul Cassierer, Berlin

ART ET TRAVAIL

La beauté est la récompense des deux vertus de l'art, la sincérité de l'inspiration et la probité du métier. Elles relèvent de la moralité générale; c'est donc un bon moyen pour juger de la santé d'un monde que de prendre la température de son art. Aussi avec quelle émotion, quelle reconnaissance avons-nous entendu dans les inoubliables messages au peuple français les nobles paroles qui, en nous traçant notre devoir, jetaient sur l'avenir un rayon d'espérance: travail, patrie! Ce pourrait être la devise de notre art. Le travail de l'artiste commence aux métiers les plus humbles; il ne se distingue que du mécanisme manuel. Il y a de l'art dans l'œuvre du forgeron, du potier, du charpentier, du maçon. S'il crée une forme, ou simplement si dans son application il apporte une

sensibilité, un choix, une émotion personnelle, c'est un peu de son génie propre qui met son empreinte sur l'objet sorti de ses mains. Cette empreinte donne sa qualité humaine à la matière indifférente et c'est cela que nous appelons beauté. Cet effort désintéressé ressemble trop à une vertu morale pour ne pas déborder du domaine de l'art. Il ne restitue pas seulement sa noblesse au travail manuel dont la machine a fait une servilité humiliante. Quand il s'applique aux images qui portent les croyances humaines, il leur prête le charme de sa propre beauté. Si les sculpteurs ne s'étaient appliqués de tout leur génie à tailler dans le marbre des figures d'une perfection surhumaine, les Grecs n'auraient jamais su que Zeus était l'image même de la puissance et de la majesté sereine. Ce sont les artistes qui, dans leurs ateliers, ont créé les Olympiens lumineux et enseigné aux Grecs à reconnaître dans la beauté divine l'image de la justice et de la bonté. Si les sculpteurs, puis les peintres du moyen âge n'avaient en ressuscitant la sculpture révélé l'humanité incluse dans la figure du Christ en croix et de la Vierge à l'enfant, le christianisme se fût contenté de l'enseignement des docteurs; le pathétique et la tendresse qui rayonnent du Calvaire et de la Nativité eussent manqué à l'âme du moyen âge et de la Renaissance.

Quand on demande à l'art une image décorative ou didactique, généreusement le génie ajoute au trésor moral de l'humanité. Les petits métiers n'ont pas d'ambition aussi haute, mais ils maintiennent la dignité du travail créateur. L'artisan-artiste est le seul qui donne plus qu'on lui demande. Il est aussi le seul qui travaille par plaisir, pour le plaisir de se satisfaire lui-même. Entretenons les beaux métiers qui donnent à l'ouvrier la joie de la création et la récompense de la réussite. Il est heureux dans la mesure où il est un artiste. Le problème relève de l'éducation nationale. Les maîtres de nos écoles prépareront cette «politique de la qualité» s'ils développent ce goût du beau travail qui anime l'activité de la modeste maçonnerie comme de l'architecture altière. Les tout-petits, qui dessinent plus naturellement qu'ils n'écrivent, peuvent être facilement initiés au langage des formes. Les plus grands fleuves ont des milliers de petites sources que la nature prend soin d'alimenter. Ne laissons pas mourir d'inanition les humbles radicelles dont se nourrit la France artiste.

Cette activité artistique, la plus désintéressée moralement, est socialement la plus utile. Dans la nomenclature des biens de fortune dressée par le perceuteur, les œuvres d'art figurent sous le nom de «biens oisifs», car la finance a le don des épithètes ingénieuses. Mais que celle-ci est donc mal choisie! «Biens oisifs», les œuvres d'art, c'est-à-dire biens improductifs! Pour peu qu'un bon amateur s'en mêle, une collection de peintures en quelques années doit décupler de valeur. On s'imagine que les tableaux dorment. Il n'y a pas de sommeil mieux employé. Ils travaillent de nuit, de jour, sans lassitude, sans repos. Ils mûrissent en un grenier mieux que le blé en son sillon. Malgré les accidents épisodiques il y a de par le monde une hausse continue des valeurs d'art. Elle répond à un affinement croissant de l'esprit. Le travail artistique est un effort vers les sommets; la valeur des œuvres marque chez les amateurs les étapes de cette ascension et leur cote marchande trace la courbe de cette lente exaltation du génie humain.

Les œuvres d'art ne restent pas plus oisives dans les palais nationaux que dans les galeries privées. Quand les rois d'Espagne allaient s'ennuyer quelques instants dans l'atelier de Velasquez, quand ils entraient des ateliers de tapissiers, avec quelques ballots de laine et de colorants sans grande valeur, avec une main-d'œuvre bien organisée, ils métamorphosaient par le génie et le travail un peu de matériaux vulgaires en trésors que les siècles ne feront que rendre plus précieux, car ils survivront aux puits de pétrole comme ils ont survécu à l'or du Pérou. Versailles nous a toujours été présenté comme le type du «bien oisif» le plus scandaleux et les historiens n'ont pas fini d'en commenter le prix de revient. En réalité, il n'est pas dans notre histoire d'opération financière aussi heureuse. D'un sol ingrat, impropre à toute culture, faire lever une cité-palais, des parterres, un parc et, par conséquence naturelle, toute une ville, utiliser des troupes au repos pour creuser des bassins et construire des terrasses, assembler les plus belles pierres de France, et jusqu'aux marbres des Pyrénées, mobiliser tous les métiers, tous les matériaux, les discipliner sous une pensée unique et les animer d'une même foi, créer un monument admirable par sa grandeur et son unité, dont la poésie et la majesté n'ont fait que grandir depuis qu'il a perdu ses hôtes, présenter à la France et à l'Europe, laisser à la postérité une architecture modèle qui, après avoir servi de cadre à un régime, s'est multipliée par delà nos frontières, propageant notre pensée et notre art, ce n'est pas seulement flatter l'orgueil d'un homme ou d'une société, ce fut à la fois construire un des grands sanctuaires de notre histoire et allumer un foyer rayonnant de notre génie.

Le métier des artistes est si fortement intégré dans l'activité sociale que l'histoire d'une nation est à tout jamais contenue dans un métier initial, écrite dans celle de son art. Les premiers artistes n'avaient pas d'autre outil que le silex taillé, pas d'autre métier que la chasse. Leur vie tenait entre cette arme de pierre et la proie qu'ils poursuivaient. Aux heures de loisir leur arme servait à graver des silhouettes de rennes et de bisons, leur gibier. Le dessin même n'était qu'une annexe de la chasse. Les armes se sont perfectionnées, mais la poursuite des bêtes sauvages est restée une des grandes distractions des hommes. Les nomades de l'Orient qui suivaient leurs troupeaux en quête de pâturages n'avaient pas d'autres matériaux que la laine de leurs moutons, pas d'autre architecture que la tente que l'on dresse le soir et que l'on roule au petit jour; les descendants de ces Bédouins du désert sont encore aujourd'hui les fabricants des plus beaux tapis du monde. Et les héritiers des Mésopotamiens qui faisaient, il y a bien des siècles, sécher l'argile au soleil, inventeurs de la terre cuite et de l'émail, apparaissent dans nos vitrines comme les plus précieux céramistes de l'histoire. C'est le marbre qui a fait la civilisation grecque, le temple, la statue. D'autres populations septentrionales sont restées attachées au bois, au fer et leur génie tient aux métiers de la charpente et de la forge.

L'art français moins asservi à la simplicité d'un métier unique, à la fatalité zoologique de la race, s'est avant tout exprimé dans l'art qui répond le mieux aux formes successive de la vie nationale, l'architecture. C'est l'architecture qui suit le mieux les tendances spirituelles d'une société en perpétuel changement. La vieille Gaule

avait de bonne heure esquissé sur le terrain la France moderne; les routes et les villes dans l'ensemble étaient déjà mises en place. Sur ce plan de base l'architecture romane a construit les innombrables églises rurales, qui sont restées jusqu'à aujourd'hui les centres de nos bourgs. Autour de ces robustes petites paysannes se sont cristallisées les paroisses, c'est-à-dire les communes, les cellules de l'organisme national. Elles ont dès lors offert aux générations qui passent les cérémonies qui rythment le cours des travaux et des jours, la solidité des voûtes, le chant de la cloche, l'élan de la flèche, la rustique parure de l'abside et du porche. La vie régionale française reste à jamais marquée par cet art rustique. Mais, dans la France du Nord, les villes qui prospéraient sous la protection du roi trouveront ces édifices romans bien humbles pour leur orgueil. Sous la direction des évêques elles élèveront des cathédrales d'une légèreté si hardie que, depuis le XIII^e siècle, les villes n'ont rien construit de comparable; ces hautes nefs renferment l'âme des cités et les symbolisent si impérieusement que nommer Chartres, Reims ou Amiens, c'est évoquer le profil d'une cathédrale. Les plus belles font cercle autour de Paris, la ville du roi. La France romane était régionale et féodale; la France gothique est monarchique et centralisée.

Mais avant d'atteindre au sommet il faut construire l'étage de la Renaissance. Elle vit l'épanouissement final de cette architecture féodale, qui disparut avec la forme sociale qu'elle protégeait. Avant de mourir elle a donné une floraison exubérante de châteaux enchantés qui sont aux vieilles forteresses ce qu'était aux armures de combat l'attirail ciselé et empanaché des tournois. La monarchie donna l'exemple de cette frénésie de construction dans cette vallée de la Loire, où elle s'était attardée après l'invasion anglaise. Mais elle eût trahi la volonté profonde de la nation et contrarié l'histoire si elle n'eût rejoint la capitale du royaume. C'est dans le Louvre, à Paris, puis au château de Versailles qu'elle vint édifier le monument royal qui devait confirmer la centralisation monarchique. Cette fois la pyramide avait son sommet; le monument était si complet, l'unité nationale si forte que l'hôte de Versailles a pu disparaître sans que la solidité de l'édifice en fût compromise, sans que sa puissance de rayonnement en fût éteinte.

C'est dans leur art que les hommes et les peuples mettent le meilleur d'eux-mêmes; aux monuments plastiques qu'ils confient leurs croyances, ce qu'ils ont de plus sacré, tout ce qui jette une passerelle entre notre rêve et la réalité. Les autres confidences, propos écrits, entretiennent souvent de vieilles rancunes en rappelant les querelles d'autrefois. L'histoire des monuments oppose la générosité de l'art aux chicanes de l'égoïsme et n'en est pas moins véridique. La science progresse et se dépasse; le droit et la morale évoluent, les croyances se succèdent; que d'erreurs et de déchets sur la route du progrès! En art, point de progrès; les efforts de l'homme vers la beauté conservent une valeur absolue parce qu'elle ne réside pas dans les choses, dont la notion se transforme, mais dans les aspirations du cœur humain, qui ne changent pas. Quant aux siècles qui ne laissent rien après eux, l'histoire les oublie. La vie n'est qu'une lutte contre la mort. L'art est un des moyens les plus heureux que l'homme ait trouvés de ne pas mourir tout entier.

(par Louis Hourticq, *L'Illustration*, Déc. 1940)